

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 AOÛT 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

L'orpheline sentait qu'elle aimait ces deux femmes si bonnes, et qui l'enveloppaient l'une comme l'autre des chaudes effluves de leurs regards caressant, autant que son cœur pouvait aimer.

Adèle cependant était sa grande adoration, l'objet de son culte ; car tout en la jeune femme l'attirait, la charma, remplissait son être entier d'un besoin d'expansion toujours prêt à déborder.

Pour Suzanne, elle éprouvait déjà un autre sentiment moins profond, mais charmant aussi ; elle sentait qu'elle l'aimerait plutôt comme une sœur aînée, une compagne et une amie.

Et puis, était-ce la vérité ou un effet de son imagination ? Elle trouvait à la physionomie brune de la jeune gouvernante bien des points de contact avec cette charmante apparition qui avait mis tant de lumière et tant de joie dans sa jeunesse abandonnée : Madeleine de Boves.

Ah ! si elle eût su que comme la religieuse, Suzanne avait trouvé qu'elle ressemblait à Pierre !...

Un bruit très léger l'arracha à ses réflexions.

Elle souleva sa tête encore fatiguée, du grand fauteuil de fer au dossier duquel elle s'appuyait, et regarda devant elle.

Les branches du massif voisin doucement s'écartèrent et la silhouette adorée de Robert apparut.

Hélas ! le cœur de Clotilde se serra.

Robert ce n'était pas, en effet, seulement l'amour exclusif de son cœur qui venait à elle, mais aussi la réalité cruelle qui arrivait, avec le dur sacrifice à faire.

Elle ferma les yeux, n'osant les arrêter sur ce visage tant aimé, ayant peur en se laissant reprendre par le charme souverain qui du jeune homme montait jusqu'à elle, de ne plus avoir le courage de faire son devoir.

Mais elle sentit qu'il approchait une chaise tout près de son fauteuil, puis très doucement il prit dans les siennes la petite main moite qui pendait morte le long du siège, et la pressa longuement, longuement.

— Robert, essaya-t-elle de murmurer en voulant se dégager, je vous en prie !...

— Eh bien, répondit-il très bas, vous le savez maintenant ce secret si douloureux qui me tuait, vous avez vu ma cousine, et si vous la connaissez, vous devez comprendre que je ne puis l'aimer, que je ne l'aimerai jamais !...

— Non, dit-elle d'une voix qu'elle cherchait à raffermir, je n'ai vu, senti et compris qu'une chose : Mlle Georgette est la fille de ma bienfaitrice de

celle qui à vous également, Robert, a tenu lieu de mère. Est-ce que, en ne réalisant pas son vœu le plus cher, vous pouvez, vous voudriez la désespérer ?...

— Mais c'est vous que j'aime, ma chère petite Clo, si bonne. Vous qui seule au monde, m'avez fait deviner ce que c'était que l'affection sainte, unique et absolue qui devait remplir le cœur de l'époux vis-à-vis de celle qui porte son nom et devient la mère de ses enfants. Un foyer où vous ne seriez point assise, je ne le comprends pas... Une famille dont vous ne seriez pas la racine et l'âme, me serait indifférente sinon odieuse. C'est vous que je veux pour compagne de route, pour confidente, pour amie... Vous, point d'autre. Et si vous ne sentez pas comme moi, si vous me refusez, si vous vous éloignez de moi, j'en mourrai de douleur...

— Non, Robert, vous vous calomniez. Vous ne mourrez pas, parce que vous avez une âme droite et vaillante, capable d'accepter le devoir imposé dans ce qu'il a de plus austère et de plus grand.

sacrifier s'il le faut à la protection adorée, la bienfaitrice, à jamais bénie qui est venue me chercher sur mon lit d'hôpital, m'a fait tant de bien, pardessus tout m'a aimée. Je ne comprends point encore ce que j'éprouve pour elle, c'est si ardent, si profond, si grand que je ne pourrais pas lui donner un nom. Mais ce que je sais bien, c'est que ma vie lui appartient, que je mourrais plutôt que de lui causer une seconde de douleur ou d'ennui, et que dussé-je m'en aller aux extrémités de la terre, elle ne souffrira jamais par moi.

— Alors vous me quitteriez ?

— Oui. Et je partirai si loin que vous ne me retrouveriez jamais.

— Mais vous ne parliez pas ainsi avant hier, et vous m'avez rendu si heureux !... Vous saviez bien cependant alors que ma famille voulait me faire contracter un mariage qui me désespérait, et vous acceptiez néanmoins ce délai d'un an que je vous avais demandé. Consentez encore à cela, et ma tante m'aime tellement qu'elle comprendra ce qui se passe dans mon cœur, peu à peu, sans souffrance, ni déception pour elle, et elle sera la première à me délier de mes promesses.

— Parce qu'elle est bonne comme on ne l'est pas. Mais elle souffrirait, et moi je ne veux pas qu'elle souffre. Elle veut vous donner sa fille, il faut lui obéir.

— Mon Dieu !... murmura le fils de Pierre en cachant sa tête dans ses mains, vous perdre !... Suis-je assez malheureux !...

— Vous ne me perdrez pas. Je resterai toujours à vos côtés par la pensée. La douleur du sacrifice nous réunira. Souvenez-vous de mon rêve.

— Et un beau jour, vous vous marierez à votre tour.

— Oh ! cela, jamais.

Elle inclina doucement sa tête charmante et se mit à pleurer.

— Vous voyez bien que le sacrifice, pour vous aussi, est au-dessus de vos forces, fit-il bouleversé de voir les larmes, de Clotilde mais hésitant et ébranlé déjà tant était impérieuse en lui comme en elle, l'idée du devoir à accomplir.

— Eh bien, oui ! dit la jeune fille simplement, je souffre affreusement, je souffre à en mourir, mais je souffrirais bien davantage encore par l'idée, plus tard, que je n'ai pas agi comme je le devais.

Et je suis bien sûre que même heureuse à vos côtés, portant votre nom, cette pensée me bourrèlerait, enlèverait la joie à mon cœur, le sommeil à mes nuits.

Non, pour rien au monde, je ne veux me dire : J'ai pris, j'ai volé à ma bienfaitrice

le mari qu'elle destinait à sa fille.

Ah ! Robert, je le vois à vos yeux, vous qui aimez tant cette mère adorée, vous pensez comme moi.

— C'est vrai, balbutia-t-il éperdu, en sanglotant lui-même.

— Enfin, murmura-t-elle, je vous retrouve tel que je vous aime, tel que je vous veux.

A présent, continua-t-elle, consolez-moi à votre tour, parlez-moi du devoir et de l'honneur, pansez l'horrible blessure de mon âme, car je suis vraiment bien malheureuse de renoncer à vous !...

Et elle se mit à pleurer naïvement, silencieusement, mais sans dissimuler son désespoir, sentant bien avec cette intuition souveraine de certaines femmes, que rien n'arracherait plus du cœur de Robert le sentiment du devoir qui y était revenu, et qui maintenant dominerait tout en lui, même



Elle se mit à pleurer naïvement, simplement. — Voir page 95, col. 3.

L'amour absolu, unique... un foyer où l'on est deux en ne faisant qu'un... les enfants qui sont les deux cœurs réunis en un seul... les confidences, les consolations, l'amitié fidèle, la protection de l'homme, le dévouement infini de la femme. Quels rêves du ciel que tout cela !... Mais au-dessus encore... plus haut, plus loin, il y a la voix qui chante en nous, qui peut se taire dans les grands bouleversements, mais qui se fait de nouveau entendre impérieuse et jalouse aux heures de solitude et de réflexion, celle qui dit : C'est bien ou c'est mal... et qui seule donne la paix ou le remords. C'est à celle-là, mon Robert, qu'il faut obéir toujours. A moi, aujourd'hui, en dépit de la passion unique éprouvée pour vous, en dépit de vos supplications, de votre douleur, des joies divines entrevues à vos côtés, elle me dit qu'une chose doit tout dominer, tout primer : C'est de me